

VARIATIONS DANS LES PRATIQUES LANGAGIERES D'ENFANTS ET D'ADOLESCENTS DANS LE CADRE D'ACTIVITES PROMUES PAR UN CENTRE SOCIOCULTUREL, ET AILLEURS...

TRIMAILLE Cyril¹

Lidilem – Université Stendhal Grenoble III

Résumé

Développant une approche sociolinguistique d'inspiration interactionnelle et variationniste, l'auteur ébauche, dans une première partie, une description de pratiques langagières de locuteurs âgés de 10 à 14 ans, issus de l'immigration maghrébine à Grenoble. L'analyse de ces pratiques, aux niveaux lexical, phonétique, morphosyntaxique et interactionnel, montre que ces jeunes locuteurs, pour la plupart bilingues, produisent des variantes, notamment des marques transcodiques et des néologismes.

Néanmoins, si l'on compare ces éléments avec ceux identifiés dans des études antérieures ou avec les pratiques actuelles d'autres sujets, on observe qu'une partie des variantes était déjà utilisée il y a une quinzaine d'années, et qu'aujourd'hui, bon nombre d'entre elles le sont par des locuteurs d'origines sociales et géographique diverses. Ces résultats tempèrent par conséquent la spécificité voire "l'exotisme" souvent attribués aux seules pratiques adolescentes.

Partant de ce constat, l'étude comparée de deux interactions de niveaux de formalité différents vise à mettre à jour des marques d'adaptation de deux adolescents dans une situation de communication plus formelle que les échanges entre pairs. Corollairement, cette analyse contribue à étayer empiriquement l'hypothèse selon laquelle les représentations et les attitudes ont une influence prépondérante dans la perception par les adultes de ce que N. Gueunier, (2000) nomme une "frontière d'incommunicabilité" avec les enfants des cités.

Introduction

En France, depuis plus d'une quinzaine d'années, de nombreuses études ont entrepris de décrire, selon diverses modalités, des variétés de français parlées par des adolescents urbains. Au-delà de son inscription dans ce courant descriptif, le propos de cet article est également de d'examiner le degré de spécificité des pratiques décrites, dans le but d'étayer empiriquement l'hypothèse selon laquelle "la frontière d'incommunicabilité, ressentie par l'adulte devant les sociolectes des enfants des cités relève [...] autant du relationnel et des représentations que du linguistique" (Gueunier, 2000). Il s'agit en outre d'apporter des éléments attestant que, contrairement à une représentation assez largement partagée qui a tendance à en faire des "handicapés linguistiques" irrémédiablement voués à un "enfermement pseudo-identitaire" (Bentolila, 1998), des locuteurs détenteurs de répertoires verbaux comprenant des éléments de parlars urbains et/ou des compétences réceptrices dans une langue familiale – autre que le français –, sont capables d'une gestion appropriée de leurs ressources verbales, réglée par des aptitudes métacommunicatives.

C'est pourquoi, après avoir exposé les cadres socio spatial et conceptuel de cette étude, j'ébaucherai une description de quelques traits du parler d'un groupe d'adolescents, ce à différents niveaux linguistiques. Puis, j'examinerai le degré de spécificité des pratiques décrites en en recherchant des attestations dans d'autres réseaux de communication. Enfin, m'intéressant dans une troisième partie à des interactions définies comme exogroupes, je rechercherai la présence de variations stylistiques dans les productions langagières d'adolescents engagés dans une situation supposant une plus grande vigilance métalinguistique.

1. Contexte de l'enquête, méthodologies et cadres théoriques

¹ Je remercie les participants au projet Image et les informateurs dont les pratiques sont décrites ou évoquées, ainsi que les relecteurs/trices pour leurs remarques et Antonio Romano pour ses "lumières phonétiques".

Dans la continuation des travaux sociolinguistiques ayant pour cadre l'agglomération grenobloise et pour objet l'étude de la diversité langagière, des contacts de langues et des variations en relation à la socioconstruction d'identités, j'ai entrepris de décrire des pratiques langagières et des représentations d'adolescents. Pour ce faire, j'ai enregistré des jeunes locuteurs à Grenoble, dans le "quartier"² Chorier-Berriat, un ancien faubourg industriel et ouvrier, dont il convient de donner un rapide aperçu.

1.1. Cadre socio spatial : un "quartier" plurilingue

Cette zone autrefois périphérique, car longtemps située "de l'autre côté de la barrière de chemin de fer", a connu un important essor démographique depuis la fin du XIX^{ème} siècle en raison de l'intense activité industrielle qui y régnait. Cet accroissement de la population a été alimenté pour partie par l'arrivée d'immigrés, venus d'abord essentiellement de l'Italie voisine, puis de la péninsule ibérique et plus récemment du Maghreb. Bien que l'espace considéré soit assez nettement circonscrit aux plans géographique et urbanistique, et historiquement considéré comme une entité spatiale unique, les informateurs, n'en affirment pas moins une conception différente.

De fait, plusieurs mondes se côtoient dans cette zone aujourd'hui devenue quasi-centrale³, et, bien qu'encore assez populaire, le "quartier" est en pleine mutation économique, démographique et urbanistique. Les nouveaux édifices de béton, de verre et d'acier y lorgnent avec convoitise sur les anciennes maisons d'ouvriers et les petits commerces qui voisinent Europole et le World Trade Center, emblèmes flambant neufs d'une économie tertiarisée et globalisée.

Mais, plus que l'anglais, ce sont les langues des immigrations et différentes marques transcodiques (accents, alternances et mélanges de langues) qui disputent au français son hégémonie, "métissant" les discours et conférant un caractère visiblement plurilingue au "quartier". Ainsi, dans les rues, la succession des enseignes est à elle seule un voyage⁴, et sur le marché⁵, les langues, les argots et les accents variés des camelots et des clients se mêlent. Il ne serait donc pas étonnant que cette diversité linguistique alimente, au moins de façon résiduelle, les répertoires langagiers des enfants et des adolescents qui fréquentent les structures socioculturelles au sein desquelles je mène l'enquête dont je présente ici les premiers résultats.

1.2. Sujets, recueil de données et constitution du corpus

Le présent travail s'appuie d'abord sur un ensemble de productions orales enregistrées dans le cadre du "projet Image" promu par le centre socio culturel du quartier (désormais CS). Ce projet, auquel j'ai participé en tant qu'animateur bénévole, s'est substitué aux activités

² Les guillemets rendent compte d'une discrétion entre la représentation des locuteurs et la représentation historico-géographique qui désigne le quartier Chorier-Berriat comme une entité géographique unique. En effet, face à la tendance homogénéisante des animateurs, les adolescents affirment souvent des appartenances territoriales plus restreintes, se référant à une rue, une place, à une petite cité HLM, ou à un pâté de maison, et convoquant différentes désignations de quartiers. Il est troublant que le sens commun – que dire de la raison scientifique – tende souvent à homogénéiser (ou au contraire à disjoindre) des objets sociaux.

³ Centralité socio-spatiale que tendrait à nuancer symboliquement la nouvelle désignation circulante d'"hypercentre" qui réfère à ce que l'on nommait il y a peu encore le centre, créant ainsi une sorte de "centre périphérique". Il n'en reste pas moins que pour qualifier les pratiques qui sont décrites plus avant la désignation circulante "langues/langage de banlieue" doit être exclue dès à présent eu égard à la nature urbanistique de l'espace considéré.

⁴ On peut lire, entre autres, *le Mektoub*, *L'Akwaba*, *Le Real*, *Le Kairoun*, *Le Capri*, *Le San Remo*, *L'exode*, ou encore un "chouf" (regarde, en arabe francisé) grafé à même la chaussée qui invite à découvrir un nouveau magasin de vêtements de sport, dont les clients tout désignés sont les adolescents du quartier.

⁵ Ce marché a fait l'objet d'une étude d'ethnographie de la communication. Voir Lindenfeld, J. (1985) : "Le marché dans la ville : un lieu de sociabilité à travers la parole", *Langage et société* n° 33, p. 7-31.

d'accompagnement scolaire qui s'étaient, selon un responsable, avérées inadaptées au public de jeunes adolescents "turbulents", et avaient même perturbé d'autres activités du CS. Ses objectifs étaient d'une part d'offrir un lieu et des moyens favorables aux échanges entre adolescents et adultes hors du cadre scolaire – le collège étant généralement fortement stigmatisé dans les discours des adolescents, et d'autre part de favoriser le développement d'attitudes d'écoute ouverte et l'acquisition et le respect de "cadres".

Une dizaine d'adolescents de 11 à 14 ans, pour la plupart bilingues⁶, au moins récepteurs, et scolarisés au collège proche, a participé de façon régulière aux réunions hebdomadaires du "projet Image", qui a également donné lieu à un voyage de fin d'année. La participation impliquée à ce projet a donc d'abord permis l'enregistrement de nombreuses interactions entre pairs, en micro apparent ou caché⁷. Il s'agit pour l'essentiel de discussions polylogales non finalisées, informelles et aux thèmes fluctuants, auxquelles participent les jeunes et parfois les animateurs.

A ces échanges, et en marge du projet Image, s'ajoutent plusieurs heures d'enregistrements de pratiques d'une douzaine d'adolescents (exclusivement des garçons, dont la moitié à peu près n'avait pas participé au projet), recueillies lors d'interactions intragroupes et exogroupes survenues hors du cadre (physique et symbolique) du centre social. C'est à partir de ce corpus que je tenterai de mettre en évidence quelques-uns des traits saillants qui circulent au sein de ce que, reprenant à Gumperz la notion de *speech community*, l'on peut considérer comme une communauté de discours ou de communication.

Enfin, en vue de déterminer quels sont les éléments non standards spécifiques aux informateurs et dans quelle mesure certains d'entre eux convergent ou divergent lors d'interactions exornées, le corpus comprend aussi :

- un relevé de productions de locuteurs témoins, du "quartier", de Grenoble et d'ailleurs, partageant ou non des caractéristiques sociologiques avec les informateurs⁸,
- et deux interactions exogroupes finalisées, de plus haut degré de formalité, qui se sont déroulées dans le cadre du projet Image.

J'analyserai plus avant certains aspects de ces interactions, mais faire "parler" les productions recueillies, implique préalablement d'opérer un choix quant aux méthodes d'analyse et aux concepts théoriques mobilisés.

1.3. Cadres théoriques

⁶ Les compétences bilingues (majoritairement en arabe algérien et tunisien et dans une moindre mesure en portugais pour les informateurs) de ces jeunes adolescents pourraient être qualifiées d'érodées à résiduelles. Cependant, il ne faudrait pas filer davantage la métaphore géologique : l'attrition n'est due ni seulement au temps ni à une force naturelle, mais bien souvent à la concrétisation (par des actions ou l'absence d'action) de politiques linguistiques monolingues, qui peuvent prendre la forme d'injonctions, émanant notamment de l'institution scolaire via certains enseignants, mais également, comme on le verra plus loin, de toute personne s'estimant, à un moment donné, fondée à signaler ou à "réparer" ce qu'elle évalue comme une déviance.

⁷ Par la suite, la comparaison entre ces deux types de données (micro caché vs apparent) permettra de confronter des réalisations dans des situations dont la nature (apparemment non-enregistrées vs visiblement enregistrées) peut influencer la définition. Mais au-delà de l'avantage méthodologique, il n'en reste pas moins une question de déontologie : comment transformer des "données volées" en informations dont le témoin accepte l'étude. Dans le cas présent, quand le matériel d'enregistrement était dissimulé, les participants aux échanges étaient informés a posteriori du fait qu'ils avaient été enregistrés et que leur anonymat serait protégé. Faire l'économie de cette réflexion tend, au moins symboliquement, à faire d'un sujet un objet. Ce questionnement se révèle d'autant plus indispensable que c'est souvent la quête d'un profit symbolique qui, *in fine*, motive l'action du chercheur et singulièrement d'un thésard : informer les informateurs et imaginer une forme d'échange paraît donc une solution moyenne.

⁸ Ces productions ont été enregistrées ou notées à la volée.

Très tôt, au regard de sa courte histoire, la sociolinguistique s'est intéressée, selon diverses modalités et finalités, aux pratiques langagières enfantines et adolescentes. Outre leurs visées interventionnistes⁹, ces études ont notamment permis de cerner quelques-unes des spécificités sociolinguistiques liées aux différentes étapes et sphères de socialisation des enfants. Ainsi, une synthèse de travaux portant sur la variable âge en sociolinguistique (Bauvois, 1998), fait apparaître que les enfants, après une période de conformisme familial, adopteraient la langue des pairs durant les premières années de scolarisation obligatoire, jusqu'à atteindre un "pic informel"¹⁰. Puis, vers le milieu de l'adolescence, l'intériorisation croissante de la pression normative imposerait l'abandon progressif des traits stigmatisés, plus ou moins tôt, en fonction – entre autres – de l'origine socioprofessionnelle (plus tôt dans la classe moyenne que dans les C.S.P. inférieures) ainsi que de la conscience et de la nature de projets d'insertion et/ou de mobilité sociale.

Parmi d'autres études, les travaux de William Labov sur "le parler ordinaire" au sein de groupes de pairs dans les ghettos noirs (Labov, 1993, [1978]), ont fait largement école, aux Etats-Unis et en Grande Bretagne, mais aussi en France, où, depuis l'étude réalisée à Villejuif par Bernard Laks (Laks, 1983) le nombre des recherches françaises sur les "pratiques langagières de jeunes" s'est multiplié, les "jeunes" ciblés étant généralement issus de quartiers "défavorisés"¹¹ et/ou de l'immigration. Il convient de remarquer à ce sujet que si Laks est l'un des premiers sociolinguistes français (le premier ?) à s'être intéressé aux pratiques d'adolescents issus de milieux populaires et vivant en banlieue, on peut toutefois noter que l'appartenance à une communauté issue de l'immigration ne constitue pas pour lui une variable indépendante, le groupe qu'il étudie ne comprenant pas de sujet issu de l'immigration, ou cette dimension n'étant pas abordée dans l'article de 1983.

A l'égard de cet élément sociologique, il est intéressant de noter que 1980, date de soutenance de Laks, suit de deux ans la création par le CNRS du GRECO 13 Migrations Internationales, qu'elle correspond peu ou prou au début de la période durant laquelle les zones périurbaines se sont ethnicisées, du moins dans les représentations véhiculées par les médias (voir Bachmann & Basier, 1981), et qu'elle précède l'émergence des travaux sur les pratiques bilingues de descendants de migrants, menées notamment à Grenoble (entre autres Dabène et Billiez, 1984). Les variables retenues par Laks (taux de suppression de /l/, de /R/ et de /ɥ/, usages et choix de coordinations, ouverture de /ɛ/, etc.) sont recrutées parmi des marques d'une variété "populaire". Aujourd'hui, il est manifeste que les variantes sociolinguistiques (quel que soit le niveau d'analyse linguistique dont elles relèvent) étudiées par les travaux sur les "parlers (de) jeunes", "de cité", ou "de banlieue" résultent généralement des contacts du français et d'autres langues du territoire, illustrant les évolutions sociodémographiques mais aussi représentationnelles de ces deux dernières décennies.

Si le champ d'investigation des "parlers (de) jeunes" est aujourd'hui massivement investi par tant de sociolinguistes, novices ou confirmés (Gasquet-Cyrus, 2002), il semble que c'est d'abord parce que cet objet sociolinguistique est devenu, du point de vue sociétal, aussi

⁹ Voir aux Etats-Unis le courant baptisé *dialectologie sociale*.

¹⁰ Pour certains locuteurs, l'école sert ainsi de lieu de diffusion et d'acquisition de traits langagiers qu'elle a pour but (idéal) d'éradiquer. Il est pertinent de noter que c'est donc l'instance de normativisation par excellence qui permet la diffusion de contre-normes, le marché franc prenant naissance, ou recrutant des agents sur le territoire du marché dominant.

¹¹ Le nombre de communications scientifiques et de publications récentes sur le thème témoigne de l'attention dont les pratiques langagières de "jeunes" sont l'objet. Le fait que cet hyper-investissement scientifique soit, chronologiquement, à la fois la conséquence et la cause de la visibilité des "parlers urbains de jeunes", montre que la frontière entre description et intervention sociolinguistiques peut être perméable, et que le passage de l'une à l'autre n'est pas toujours conscient ni maîtrisé. La folklorisation des pratiques (Gasquet-Cyrus, 2002 : 64) et la dépossession identitaire rendues possibles par des descriptions largement diffusées en sont une illustration.

sensible qu'incontournable, au même titre par exemple que l'influence de l'anglais, ou que la nécessité d'apprendre cette langue dès le plus jeune âge¹². Mais si, comme le montrent différentes études, l'objet est aussi stimulant, c'est aussi parce que, d'un point de vue plus strictement linguistique, il constitue une sorte de laboratoire de la variation et du contact de langues (voir notamment Calvet, 1999 et Bavoux, 2001). En effet, l'analyse des échanges verbaux de pairs adolescents ou post-adolescents permet de relever, d'identifier et de classer ce qui constitue, dans leurs productions, des variations par rapport au(x) "français de référence" (Gueunier, 2000)¹³, aux pratiques d'autres adolescents, et aux usages de la même population dans d'autres circonstances. En outre, le relevé et l'étude des variations combinés à l'étude des représentations et des attitudes des locuteurs peuvent/pourront fournir (diachroniquement, ou diatopiquement) des éléments permettant de percevoir des tendances évolutives et d'expliquer du changement linguistique, en lien avec la structuration sociologique des marchés linguistiques.

Ces objectifs posés, c'est le choix d'une sociolinguistique ethnographique, interactionnelle (Gumperz, 1989) et interprétative qui s'avère le plus opératoire pour étudier la/les langue(s) mise(s) en fonctionnement par des adolescents, leur parole spontanée dans l'interaction. En effet, les recherches de Labov, et celles de Gumperz, les études des pratiques bilingues (Lüdi & Py, 1986) ou diglossiques et les travaux intégrant une analyse des attitudes et des représentations (Billiez, 1997) ont donné un sens social et linguistique à des pratiques auparavant considérées comme déviantes, lacunaires ou aléatoires. Ces travaux ont ainsi établi que les variations – comme les choix, alternances et mélanges de langues – contribuent, entre autres facteurs, à la construction et à la manifestation de l'identité des sujets et des groupes qui les produisent, les adoptent, les transforment ou les abandonnent. Au-delà de l'analyse de la matérialité verbale (et par elle), un des buts de tout projet microsociolinguistique¹⁴ qualitatif peut par conséquent être de déconstruire en de multiples propositions les pans de la réalité sociale produits dans et par les discours et les interactions, en accédant aux opérations de catégorisation, de nomination, d'attribution, de narration, de comparaison, d'évaluation¹⁵.

Dans le cas qui m'intéresse, appréhender les représentations polymorphes des acteurs implique d'envisager leur socioconstruction non seulement du point de vue de la présentation de soi (appartenance-s assumée-s et montrée-s par les locuteurs), mais aussi sous l'angle de la perception des adolescents par d'autres personnes (identité-s assignée-s)¹⁶.

En effet, l'âge des sujets masculins étudiés les situant en deçà du "pic informel" théorique (Bauvois, 1998), il convient à présent d'examiner si leur relation à la norme légitime est conforme à ce que décrivent les diverses études sur les pratiques langagières adolescentes.

2. Echanges entre pairs

¹² En effet, des représentations sociales sur ces parlars existent, circulent et se diffusent en France. Sans prétendre à l'exhaustivité, on peut dire que ces représentations sont alimentées par l'idéologie ethnosociolinguistique monolingue et puriste dominante, ou, à l'opposé, par une tendance de certains groupes sociaux à la contestation sociolinguistique de la domination. Ces formes de connaissance courantes sont aussi traversées par des enjeux qui touchent à l'identité nationale, par des implications socio-éducatives, et même par le thème rebattu de "l'insécurité" à laquelle sont volontiers associées les "incivilités" et autres "violences verbales".

¹³ Bien que, comme le souligne Estelle Liogier (2002) les usages "standards" oraux (particulièrement pour le niveau syntaxique) ne soient pas décrits de façon satisfaisante, ce qui pose évidemment le problème du point de comparaison. Qualifier ces tournures syntaxiques parlées de variantes "en les rapportant à la norme écrite est méthodologiquement irrecevable" (Liogier, 2002 : 48).

¹⁴ La conquête d'une légitimité sociale pour les pratiques plurilingues étant l'une des finalités que l'on peut assigner à la *sociolinguistique impliquée* (Billiez, 1997).

¹⁵ A propos de l'emploi de l'expression *construction sociale de la réalité*, voir les critiques de B. Lahire, (2001).

¹⁶ Ces deux pôles de la construction identitaire (Soi et l'Autre) fonctionnent en quelque sorte comme le jeu, plus ou moins démultiplié et déformant, des miroirs d'un palais des glaces.

Plusieurs études sociolinguistiques des pratiques langagières d'adolescents de Grenoble ou de sa région existent. L'échelonnement de ces travaux dans le temps (1983, 1992, 1999), les similitudes dans les profils sociologiques des informateurs et la proximité des méthodes de recueil et d'analyse qu'ils présentent en font des points de repère précieux et autorisent la comparaison en synchronie dynamique (Goudaillier, 2002 : 23). A partir des échanges informels mentionnés plus haut, j'ai donc effectué un premier recueil d'éléments qui, parmi les pratiques des réseaux de communication considérés, constituent des variantes en regard du "français parlé standard", en gardant à l'esprit les réserves émises quant aux descriptions de cette variété. Outre la dimension lexicale, généralement la plus étudiée, j'aborderai également des aspects phonétiques, morphosyntaxiques et interactionnels.

2.1. *Eléments de description du parler d'adolescents grenoblois*

Un relevé non exhaustif de variantes lexicales fait apparaître une continuité par rapport aux études menées en contextes proches, il y a presque vingt ans (Chevrot *et al.*, 1983), et plus récemment (Billiez, 1992 ; Krief, 1999), ce qui tendrait en premier lieu à invalider l'appellation "nouveau français" parfois proposée pour désigner certaines pratiques adolescentes.

Ainsi, parmi diverses langues présentes sur l'espace urbain, et comme pour l'argot français, les termes empruntés aux langues tsiganes restent prisés, notamment pour des mots très usités tels que *tchi* (rien), *gadjo* (mec) et *gadji* (dans le sens de fille, ou de petite amie lorsqu'il est utilisé avec un possessif – *une gadji* vs *sa gadji*), ou *tchoukar* (génial). Les langues tsiganes fournissent encore une série de verbes utilisés sans désinence tels que *dicav* (regarder), *tchourav* (voler), *bouillav* ("posséder sexuellement", – Goudaillier, 1997), dont le suffixe –*av*, apparemment identifié comme morphème verbal, est repris par exemple pour dériver "grailler" (manger) en *graillav*, formant ainsi un faux emprunt. *Comeg*, l'un des termes non standards les plus usités par les adolescents, en usage alterné avec son synonyme "comme ça", se voit attribuer par certains locuteurs une origine gitane. Néanmoins, l'absence d'une source lexicographique qui attesterait cette provenance de façon documentée, et la proximité formelle de *comeg* et de ses variantes (*comag* et *comago*) avec la série argotique *comac/comaco* (Colin *et al.*, 2001), incitent plutôt à interroger cette attribution, la constituant ainsi en un objet d'étude ultérieur¹⁷.

Malgré la présence de mots romani dans les pratiques et dans les imaginaires, il est difficile de se prononcer sur le constat de J. Billiez (1992 : 121) qui soulignait l'ancienneté de la pénétration du "lexique *gitan*" en précisant qu'elle ne tendait pas à s'accroître.

L'autre point de convergence avec les études réalisées dans les années 80 réside dans la rareté du recours aux langues de migration autres que l'arabe maghrébin. Cette quasi-absence de l'espagnol, du portugais et de l'italien peut sembler paradoxale, particulièrement pour cette dernière langue, étant donné la proximité géographique de l'Italie et l'implantation forte et ancienne de migrants italophones dans l'agglomération (voir Billiez, 1992 : 121).

Le discours des jeunes bilingues français-arabe, majoritaires parmi les informateurs, est nourri par des alternances codiques en arabe, éléments lexicaux qu'empruntent parfois aussi les non-arabophones :

c'est pas bien [meskin] (*le pauvre*) ;
oh i(l) nous amène XX [3bøl] (*à la montagne*).

¹⁷ On trouve une entrée à *comeg* avec l'équivalent "comme ça" et la mention "git." dans Pierre-Adolphe *et al.* (1998) : toutefois, aucun élément étymologique ou renvoi bibliographique n'étant apporté par les auteurs, cette origine reste sujette à caution.

Comme le relevaient déjà Chevrot *et al.* (1983) et Billiez (1992), entre pairs, l'arabe est utilisé à des fins emblématiques, souvent sous forme d'alternances unitaires (Dabène & Billiez, 1986). Outre leur fonction d'adaptation référentielle à une réalité culturelle, ces alternances codiques, notamment quand elles touchent au religieux ou au rituel, sont autant d'occasions d'appuyer l'affirmation d'une allégeance (souvent très symbolique) à des règles de la culture arabo-musulmane, vis-à-vis du groupe de pairs mais aussi en présence de tiers, comme dans les exemples suivants. Le premier concerne l'énonciation d'une norme culturelle, dans une sorte de jeu de défiance avec une animatrice (A) elle aussi issue de parents immigrés du Maghreb :

A tu peux parier tout ce que tu veux
Z non (il) faut pas parier dans une main qui a le [hena]
S (il) y a du [hena] c'est pas bien ça

S'affirmant comme garçons maghrébins et musulmans, Z et S (arabophones, 14 ans) signifient par cette alternance unitaire à A un interdit lié au port de henné. C'est pour les adolescents non seulement l'occasion de faire ostension de la connaissance d'une norme culturelle, mais aussi de l'utiliser à des fins rhétoriques pour subvertir le rapport de places et prendre l'ascendant dans l'interaction, qui s'achèvera par une vanne aux dépens de l'animatrice.

De même, dans le second exemple, H conteste le choix de la boucherie Y pour l'achat de merguez, en émettant des doutes sur la qualité *hallal* (égorgée selon le rite musulman) de la viande :

E moi j'ai acheté euh : Boucherie X
H non : / (il) faut acheter à la boucherie Y / là-bas c'est pas [hla] / moi je mange pas boucherie X.

A chaque pique-nique que nous avons fait ensemble la question de la qualité *hallal* de la viande s'est posée, donnant lieu à des débats parfois enflammés. Malgré ces vives protestations pour motifs religieux, H ne donnera pas pour autant sa part de merguez à ses camarades, montrant, une fois encore, que représentations, attitudes et comportements qui participent à l'affirmation identitaire peuvent entretenir des relations paradoxales.

Bien que ses occurrences soient plus rares, l'anglais assume parfois une fonction ludique et/ou jubilatoire sous forme d'alternances unitaires ou segmentales, ([ɛskyzmi] ; *cool man* ; *be quiet...*), mais aussi d'alternances "inter interventions" (Dabène & Billiez, 1986) :

N where is the poubelle
E là
D the poubelle is euh :
X XX the newspaper

La fonction cryptique étant dans ces cas exclue, on peut faire l'hypothèse que l'usage de l'anglais est jubilatoire mais qu'il porte aussi une fonction identitaire, d'une part en montrant aux pairs et aux animateurs des compétences dans une langue valorisée, et d'autre part en mettant en avant une identité générationnelle, qui affleure aussi grâce à l'hybridation multilingue. Ainsi, en plus de la présence d'un double mélange de langues (construction syntaxique anglaise, prosodie à l'italienne, suffixations en *-os* d'un mot d'argot), l'échange qui suit dévoile certains ressorts de la sociabilité adolescente :

E (à M) t(u) es à l'école primaire Morith encore
H mais c'est qui Morith / c'est MORIZIO (*fort, accentuation paroxytonique rappelant l'italien*)
N non non eux>+ / Morizio of the Mo>+ non c'est / / (*chante*) tricardos of the Morizios (*rires*)

Alors que l'on passait en voiture devant son école primaire, M, l'un des plus jeunes garçons du groupe, se fait taquiner par ses copains qui pastichent son prénom en le suffixant en *-os* (voir Boyer, 1997c) et en l'associant au qualificatif argotique et socionymique "tricard" également suffixé en *-os*. Ce dernier mot qui dans l'argot de la pègre renvoyait à une personne interdite de séjour parce que bannie ou recherchée, puis par extension à une personne

indésirable, réfère dans le cas de M à une position qui s'apparente à celle d'un "paumé"¹⁸ (Labov, 1978 : 348-349). En effet, l'un des motifs de moquerie et de vanne à son encontre tient au fait que sa mère limite ses sorties avec ses copains, ce qui l'empêche de partager les expériences et les histoires de la rue, et le place en marge du groupe de pairs. De plus, les parents de M ne l'ont pas scolarisé dans l'école primaire qu'ont fréquentée ses interlocuteurs, ce qui lui vaut d'essuyer une vanne (donnée en extrait *infra*). On le voit, les efforts parentaux pour soustraire, autant que faire se peut, leur fils à l'influence des pairs assignent à M la position peu enviable de souffre-douleur.

Outre ces éléments exolingues, l'analyse lexicale du corpus livre encore des mots ou expressions argotiques et des néologismes formés par application de procédés formels (troncation, resuffixation, verlanisation) et/ou sémantiques¹⁹. Ces procédés étant déjà amplement décrits (voir notamment Goudaillier, 1997 ; 2002) je ne mentionnerai que deux cas. Le premier, *derch*, homophone d'un mot argotique désignant le postérieur, signifie ici "pas moi" ; il est formé par application des deux types de procédés :

M	c'est qui qu(i) a des poches qui se ferment
J	derch
S	moi / donne.

Il résulte de la troncation de "dernier", resuffixé sur le modèle antonyme "preums" (premier) et réfère généralement à un acte de refus, par exemple lorsqu'un animateur propose une tâche assimilée à une corvée. Le second cas que je citerai est la seule unité lexicale *apparemment* formée par aphérèse relevée à ce jour est [zik] (musique).

H	je mets la zic
E	non :
M	mets la zicmu

La rareté de ce type de troncation à l'initiale contraste avec l'analyse de J.-P. Goudaillier selon laquelle le "français contemporain des cités" est marqué par un "fait nouveau et particulièrement notable : l'aphérèse prend de plus en plus d'importance par rapport à l'apocope" (Goudaillier, 2002 : 15). Il semble que l'on peut mettre en perspective et peut-être corrélater la rareté des aphéreses relevées avec le faible nombre d'unités verlanisées à Grenoble, et faire l'hypothèse que l'apparent développement des aphéreses dans le corpus de J.-P. Goudaillier (ses relevés ont été effectués principalement en Ile de France, zone où la verlanisation est très productive) est peut-être plutôt à mettre au compte d'apocopes sur des formes préalablement verlanisées comme dans les exemples suivants (empruntés au corpus de J.-P. Goudaillier, 2002 : 16) :

[blɛm] < [blɛmpro] < problème
[ʒɑ̃] < [ʒɑ̃ɑʁ] < argent
[tas] < [taspe] < pétasse

Mais comme l'atteste déjà *zicmu* dans l'extrait ci-dessus, rareté ne signifie pas absence, et, en dépit de l'énoncé proscriptionniste "le verlan à Grenoble c'est interdit" recueilli lors d'une enquête précédente, ce procédé de cryptage est parfois utilisé :

c'est une crevarde ta [ʁome] (*mère*) ;
on est dans quel [tjekaʁ] là (*quartier*).

Au niveau phonétique également, on relève des marques transcodiques. Ainsi, certains

¹⁸ Le terme "paumé" qui résulte de la traduction de *lame* (éclopé), a l'inconvénient de désigner des sujets d'un signifiant chargé axiologiquement, qui risque de "contaminer" signifié et référent. Il est d'ailleurs utilisé par des adolescents pour dévaloriser un interlocuteur qui fait preuve d'ignorance ou de maladresse ("oh c(e) paumé").

¹⁹ Les ethnonymes semblent former un domaine propice aux créations lexicales : par exemple, les Français "de souche" sont appelés *culs-blancs*, *têtes blanches* ou *blondins*, le terme *kosovar* renvoyant à une personne dont les vêtements trahissent la pauvreté.

noms propres (de personne ou de lieu) sont réalisés à l'aide d'unités phonémiques arabes comme dans l'exemple suivant où S, situant son *bled* prononce d'abord le toponyme [anaba] "à la française" avant de se reprendre pour "arabiser" sa prononciation :

E ton bled il est où (...)
S c'est vers Sétif et Annabah / et [haneba]

Par ailleurs, sans préjuger de son caractère transcodique, J. Billiez (1992 : 120) signalait "une articulation constrictive sourde et forte du [R]" lui conférant une coloration arabe. Au-delà du stéréotypage dont cette variante est l'objet²⁰, et même si l'articulation dorso-uvulaire sourde – notée [ʁ̥] ou [χ] – est effectivement fréquente dans le corpus analysé, elle est soumise à une grande variabilité au sein de laquelle notre équipe cherche à dégager des régularités co- ou contextuelles (voir Romano, 2002).

D'autres variantes phonétiques relèvent de ce que Gadet (1989) nomme le *parler ordinaire*. Ainsi, la réalisation [gʁonɔb] pour Grenoble illustre-t-elle la chute du /l/ en finale, fréquente en français informel. Considérée par Laks (1983 : 82) comme particulièrement péjorative, cette élision est l'une des variables sociolinguistiques qu'il utilise pour distinguer les adolescents de milieu modeste de deux témoins de la classe moyenne. Cette chute est quasi-systématique dans les réalisations du pronom "il(s)" devant consonne chez les locuteurs de Chorier-Berriat.

Au niveau des consonnes, on observe encore une tendance marquée à l'affrication²¹ des occlusives alvéodentales /t/ et /d/ devant les voyelles d'avant /i/ ([gʁafitʃi], [ɛtɛʁdʒi]) ou /y/ ([sɛtʃyr], [ɑ̃tɑ̃dʒy]), ainsi que la palatalisation des occlusives vélaires /k/ et /g/ devant /a/ antérieur ([baʒar]) mais parfois aussi devant /y/ ([fiʒyr]). A propos de /k/ et de /g/ il faut aussi signaler qu'ils sont parfois affaiblis voire effacés (comme dans *regardez* réalisé [ʁɛʁdɛ] ou *pourquoi* prononcé [puʁwa]).

Concernant les voyelles, [gʁonɔb] fournit un exemple de la tendance à la postériorisation du /b/, comme précédemment celui de /œ/ dans [ʁome] (reumé, mère) ou comme dans *reviens* réalisé [ʁovjɛ̃]. En outre, comme on l'entend souvent en zone de substrat francoprovençal, la nasale /ɑ̃/ est régulièrement diphtonguée, ce qui ajoute une dimension diatopique aux variations diastratiques déjà relevées. Enfin, ressortissant en surface de la variation phonétique ou lexicale, on relève une élision non systématique des voyelles finales /e/ qui affecte aussi le niveau morpho-syntaxique sur des participes passés de verbes du premier groupe,

(il) y en a un qui m'a [ʁakɛt](racketté);
je l'ai [fɛʁakas](fracassé);
c'est lui qui t(e) l'a [ɛskɛʁk](escroqué, volé),

ou sur des infinitifs :

i(l) s'est fait [defɔs] (défoncer).

On peut d'abord observer que les verbes concernés réfèrent majoritairement au champ sémantique du conflit (physique ou symbolique), ou de "l'arnaque", ce trait étant aussi présent

²⁰ Si l'attribution majoritaire que suscitait naguère [ʁ̥] était semble-t-il l'appartenance aux communautés Pied noir ou Maghrébines, il semble que les usages discursifs stéréotypés de cette variante, qui visent aujourd'hui à imiter ou à caricaturer des utilisateurs "premiers", servent plus à donner une "coloration banlieue" à certains énoncés, particulièrement quand ce son est actualisé avec mère ([mɛʁ̥]). La fréquence de ce trait dans les imitations des "parlers des banlieues" – dans les échanges ordinaires, à la télévision ou à la radio – en fait, me semble-t-il, un stéréotype du parler des "jeunes de banlieue". On pourrait même se demander si ce trait phonétique ne fait pas partie des éléments centraux de certaines représentations sociales de l'objet "langage de jeunes de banlieue".

²¹ Le phénomène d'affrication correspond à un "relâchement de l'occlusion très retardé qui laisse développer une friction entre l'occlusion et la voyelle suivante." (Romano, 2002).

dans les corpus de Seux (1997: 98) – *elle va me* [deruj] – et de Krief – *on s(e) fait* [fyzij] *par l(e) patron* (voir Billiez *et al.* ici-même). On peut ensuite avancer, prudemment, quelques hypothèses sur ces troncations.

La première, qui fait intervenir des facteurs prosodiques, est proposée par A. Romano (2002) : il émet l'hypothèse que ces élisions pourraient résulter de la lexicalisation d'éléments soumis à des phénomènes "d'accentuation ou de désaccentuation expressive qui portent à l'exagération de certaines voyelles ou, au contraire, à la réduction de voyelles qui dans d'autres cas recevraient un accent de groupe ou de syntagme".

La seconde hypothèse concerne le niveau morphosyntaxique puisqu'on peut voir dans la troncation du participe passé une réduction de la redondance, par simplification du signifiant discontinu, le temps verbal étant formellement marqué par la présence à gauche de l'auxiliaire et induit au niveau discursif par le genre textuel (récit oral).

Les apocopes sur les formes infinitives pourraient aussi être motivées par des éléments fournissant un support d'analogie tels que la régularité de la syllabe finale des verbes "gitans" en [av] ou, de façon plus hypothétique, le procédé de verlanisation qui inclut souvent une troncation à la finale. Quelle qu'en soit l'origine, la chute du /e/ en finale semble actualiser une tendance du français au déplacement du marquage verbal de la droite à la gauche des bases (Chaudenson, Mougeon & Beniak, 1993).

Sur le plan morphosyntaxique, la production non standard la plus fréquemment relevée est la non réalisation de la conjonction de subordination "que" devant certaines complétives compléments d'objet, conformément à une "prédilection pour la parataxe au détriment de la phrase complexe" (Liogier, 2002 : 47) :

j(e) crois (qu') il est là ;

t(u) as cru (qu') on allait écouter.

En outre, on observe une inclination à l'utilisation de formes disjointes et toniques plutôt que conjointes et atones,

pourquoi tu donnes à moi / (il) faut l(e) donner à lui ;

non je parle pas à toi,

et certains syntagmes verbaux sont repris en fin de phrase produisant un effet d'insistance.

on part à six heures / on part ;

il a le sida / il a.

Abordons, pour conclure cette partie descriptive, le niveau des pratiques et des stratégies discursives et interactionnelles, auquel plusieurs phénomènes méritent d'être observés. En effet, parmi les éléments susceptibles de constituer des motifs "d'exaspération épilinguistique" chez certains adultes, les patrons prosodiques et interactionnels figurent en bonne place avec la grossièreté. Preuve en est la diffusion et le stéréotypage dont ces schèmes de conduite sont l'objet dans les caricatures médiatiques ou les imitations ordinaires des "jeunes des cités".

En premier lieu, on peut isoler des éléments qui assurent une fonction de régulation phatique, discursive et/ou interactionnelle, comme les vocalisations interjectives "oh". Il semble que parmi diverses fonctions qui sortent du strict cadre de l'affectivité généralement dévolue à ces unités dans la littérature, l'une des principales est de gérer "les relations intersubjectives et la coordination entre les interlocuteurs" (Caron-Pargue et Caron, 2000 : 53). Ainsi, en situation de polylogue, les *oh*, très nombreux, peuvent servir à attirer l'attention d'un allocutaire, soit sur le fait que l'énoncé lui est adressé (le *oh* phatique est alors souvent accompagné du prénom de l'énonciataire ou d'éléments non verbaux), soit, dans un but métadiscursif, pour signaler une rupture thématique à venir :

J après les autres i(l)s vont arriver

M oh E / c'est quoi ce bâton
J oh E / on rent(r)e à quat(r)e là-dedans

En 1919, Mencken (cité par Bauvois, 1998) pointait déjà le caractère exubérant et la dimension de “critique sociale” du parler des adolescents. En définissant, près de 80 ans plus tard, “la culture des rues” comme un “ensemble ordonné de pratiques, un système unifié d’attitudes personnelles et de relations”, D. Lepoutre (1997 : 22), montre que ces pratiques participent d’un processus de socialisation. Parmi elles, il évoque “les caractères originaux des interactions verbales, liés à la forte valorisation de la parole et à la croyance profonde en son efficacité symbolique” ainsi qu’une orientation agonistique des pratiques de groupe. Bien que l’on soit loin de la cité des Quatre mille, certaines interactions analysées ici illustrent bien les tendances décrites par l’ethnologue.

C’est le cas des vanes, qui recouvrent selon Lepoutre (1997 : 137) “toutes sortes de remarques virulentes, de plaisanteries désobligeantes et de moqueries échangées sur le ton de l’humour entre personnes qui se connaissent ou du moins font preuve d’une certaine complicité”. Les vanes qui sont en général directes (adressées à un énonciataire) peuvent railler des aspects physiques de tel ou tel membre du groupe, comme la petite taille ou l’embonpoint :

tais-toi tais-toi toi je vais te mettre dans mon jardin ;
c’est vrai [l’école X] c’est loin : pour(q)uoi tu vas pas à [l’école Y] // en fait i(l) veut maigrir cent grammes par jour

Par ailleurs, la fréquence et la diversité des jurements (*ma parole ; wulla ; sur la tête de ma mère / de moi ; sur le Coran d’Allah...*), font de ces éléments une modalité normale de l’échange dont on peut penser qu’elle est rendue nécessaire par une propension adolescente à l’exagération, au déni ou au mensonge (voir Lepoutre, 1997 : 182). C’est peut-être aussi cette utilisation intensive qui conduit à la désémantisation de certains jurements en jurons à valeur interjective (*La Mecque, Le Coran, maramé...*),

maramé comme ça monte ;
le Coran vas à l’arrière / vas-y je supporte pas je te dis.

Outre les vanes, le manquement aux normes qui régissent les relations entre pairs, peut entraîner la profération d’injures ou insultes qui ont pour caractéristique de constituer des offenses à la face, notamment parce qu’elles utilisent des éléments lexicaux qui renvoient à des catégories stigmatisées pour le groupe (*clochard, triso, crevard...*).

Force est de constater que ces désignations insultantes font appel à des sociotypes emblématiques de l’exclusion sociale qui mobilisent un certain type de “périphérie”, au sens de l’école de Chicago et plus récemment de travaux ontariens dirigés par N. Labrie²². Que le stigmate “centrifugeur” soit physique (*mongol* – déjà ancien et répandu – et ses variantes contemporaines *golmon, triso, cotorep*), économique et/ou ethnique (*crevard, kosovar, tunard*), ou sexuelle (*pedz, tapette*, l’homosexualité, antinomique de la virilité est aussi fortement stigmatisée), il semble que les “dominés” ont besoin de trouver des autres agents sociaux stigmatisables qu’ils pourront dominer ponctuellement ou en permanence, ou dont ils pourront réinvestir les désignations pour en affubler les non-pairs honnis. C’est d’ailleurs peut-être à cause de leur dimension politiquement incorrecte, qui les démarque de la tendance actuelle à l’euphémisation, que ces traits sont souvent assimilés à de la “violence verbale”, dont C. Moïse (à par.) a montré par ailleurs qu’elle réside souvent plus dans la rupture des rituels conversationnels que dans le lexique, là où elle semble pourtant la plus perceptible pour un adulte.

De ces premiers relevés, qui requièrent des descriptions et des analyses plus fines, notamment en terme de fréquence d’occurrence et d’usage exclusif ou alterné de certaines variantes, il ressort que les adolescents actualisent des éléments contre-normés distincts de

²² Notamment dans le cadre du projet “Prise de parole”.

ceux utilisés par exemple par d'autres élèves scolarisés dans le même collège. Toutefois on peut se demander si ces variations sont propres aux pratiques du réseau de communication étudié.

2.2. Un parler spécifique au groupe ?

Si la plupart des éléments du parler des jeunes Grenoblois relevés plus haut constituent des variantes par rapport au français "standard" tel qu'il est enseigné à l'école et/ou diffusé par les médias, et s'approchent par certains aspects du "français contemporain de cités", il faut se garder de les considérer hâtivement comme des marques propres au groupe de pairs car, comme le rappelle Laks, "les variables sociolinguistiques n'ont pas de valeur intrinsèque" (Laks, 1983 : 82). En effet, la plupart d'entre elles sont attestées dans les pratiques informelles de locuteurs qui se distinguent de mes informateurs tant par leur âge que par leur origine sociale.

Ainsi, au plan lexical, j'ai relevé fréquemment *comeg* dans des échanges de réseaux composés majoritairement de Grenoblois trentenaires et quarantenaires, sous cette même forme ou sous la forme de deux variantes, *comag* et *comago*. Le fait que ce mot soit rarement attesté ailleurs (cf. supra) inviterait à considérer que *comeg* est un marqueur sociolinguistique grenoblois et à avancer que la différenciation générationnelle pourrait se faire grâce à la variation vocalique infra morphémique (*comeg/comag*) ou par suffixation (*comago*). En outre, peut-être peut-on concevoir la proximité formelle avec la forme argotique "traditionnelle" *comac*, comme un facteur de type analogique favorisant le maintien ou la diffusion de *comeg* chez des locuteurs adultes des classes populaires, ou de milieux "branchés".

Du point de vue phonétique, l'usage fréquent d'un clic alvéolatéral²³, de l'uvulaire sourde [ɣ] ainsi que les tendances à l'affrication et à la palatalisation atteste que des jeunes (et moins jeunes) francophones de France réalisent couramment des variantes phonétiques qui viennent élargir l'ensemble des unités sonores du français parlé. En marge de ses analyses de productions d'adolescents grenoblois, A. Romano (2002) note également qu'affrications et palatalisations sont présentes parmi les réalisations de locuteurs de différentes régions, et ce même en production surveillée. D'autres relevés montrent que des jeunes adultes parisiens ou montpelliérains présentent également cette tendance à l'affrication. Ces constats, confirmés par des mesures acoustiques, vont dans le sens des observations de réalisations phonétiques d'enfants et d'adultes grenoblois, mais aussi des descriptions faites à Marseille (Binisti & Gasquet-Cyrus, ici-même²⁴). Ils tendent en revanche à nuancer les observations de F. Gadet (1989 : 68) selon lesquelles il n'y a pas d'affriquées en français hexagonal, exceptions faites de quelques usages régionaux. La convergence de ces relevés incite à prendre un peu de recul diachronique pour s'interroger sur d'éventuels changements linguistiques en cours : ne serait-on pas là face pas à la continuation d'une tendance historiquement productive en français par laquelle /k/ a parfois évolué en /s/ après une phase de variation ?²⁵

²³ L'origine de [] (clic alvéo-latéral) référant selon le contexte à un acte d'acquiescement, d'acceptation ou de remerciement est difficile à établir. Des adolescents Franco-Maghrébins interrogés lui attribuent une provenance arabe (les indécis se rangeant rapidement à l'avis des tenants de cette hypothèse), alors que plusieurs adultes arabophones réfutent cette thèse et considèrent l'usage de ce son comme un "tic de langage" grenoblois. Cependant, j'ai relevé ce clic avec la valeur d'acquiescement chez un locuteur adulte dans le 20^{ème} arrondissement parisien, ainsi que chez un enfant monolingue francophone de 9 ans vivant à Gap (Hautes-Alpes) ou encore chez un quadragénaire d'un bourg du sud de l'Isère.

²⁴ La fréquence et la systématisme des affrications relevées à Grenoble semblent moindres que celles observées à Marseille.

²⁵ La formulation de cette hypothèse résulte notamment d'échanges avec A. Romano, M. J. Gasquet-Cyrus et N. Binisti.

Concernant leur distribution sociale, géographique et générationnelle, ces variations sont en majorité attestées en d'autres lieux de l'agglomération (Krief, 1999) chez des jeunes de même profil socio-ethnique, mais aussi dans les répertoires de locuteurs plus âgés issus d'autres lieux de la région Rhône-Alpes (autour de St Etienne, Seux, 1997). Ainsi, j'ai à plusieurs reprises noté la présence de certains traits relevés dans les pratiques adolescentes, chez des adultes du quartier, jeunes (D., thésard en psychologie, 30 ans : *ça va* [dekəl] (*on va y aller*) ; P., graphiste même âge : *dépouillav* (dépouill(er) + *-av* ? voler), ou moins jeunes (H., barman et plombier, 55 ans environ parlant d'un objet : *mets-la au premier mets-la*).

Il est donc probable que des éléments régiolectaux (en l'occurrence d'une aire de substrat franco-provençal) fournissent des traits aux "parlers de jeunes" (peut-être via des variétés populaires)²⁶, éléments qui alimenteraient à leur tour les parlers branchés (Boyer, 1997a ; Sourdot, 1997).

Plus localement, une première comparaison de ces descriptions à celles, en cours, d'échanges de garçons plus âgés de la même aire urbaine semble montrer que les 11-14 ans emploient certains éléments du répertoire des "grands", mais n'en comprennent et n'en utilisent pas l'intégralité, de même que leur échappe le sens de certains échanges entre jeunes Parisiens ou Banlieusards mis en scène dans le dessin animé "Lascars". Par ailleurs, les observations des rencontres au CS, font apparaître que les normes sociolinguistique, communicative et interactionnelle du réseau masculin s'imposent généralement aux filles qui les adoptent (un cas dans le groupe du CS) ou les rejettent et ont parfois à les "subir" (deux cas).

On est donc face à une communauté d'usages, un *socio-topo-lecte urbain grenoblois* (et non de "banlieue"). Toutefois, on peut affirmer, à ce stade de la recherche, que les traits qui distinguent cette variété du standard ne sont pas propres aux jeunes du quartier Chorier-Berriat. Tout au plus peut-on conclure que, mêlant variations diastratique, diatopique et générationnelle, les pratiques décrites actualisent une variété de français que l'on peut qualifier d'informel. Il paraîtrait en effet abusif de classer en "*pop.*" des traits utilisés en situation informelle par des locuteurs qui n'ont rien de "populaire". Suivant en cela les résultats de Horvarth (1991), ne pourrait-on pas envisager l'usage par les adolescents issus de l'immigration d'éléments marqués régionalement et socialement comme indice d'intégration à la fois locale (quartier, ville, région) et sociale ?

Mais si les adolescents partagent bien un certain nombre d'éléments langagiers, leur parler, comme celui de tout locuteur inséré dans une communauté, un groupe ou des réseaux, n'en demeure pas moins une nébuleuse d'idiolectes, sources intarissables de variantes, qui recèlent d'autres composantes, dont il convient à présent de déterminer si elles sont mobilisées dans une situation de communication dans laquelle la norme qui prévaut n'est plus celle du groupe.

3. Quand les enquêtes deviennent enquêteurs

Les interactions exogroupes qui servent de support à la recherche de la variation stylistique chez les jeunes consistent en des interviews menées et filmées par les adolescents auprès de passants. Un questionnaire sur le "quartier" avait été préparé lors d'une séance de remue-méninges et les questions retenues avaient fait l'objet d'une négociation et d'une mise en forme concertée entre adolescents et adultes²⁷. Il se trouve que la proportion de bilingues a été respectée au sein du petit groupe des réalisateurs de la "vidéo-trottoir", puisque N(g), K(g) et

²⁶ A propos de variations diatopiques qui intègrent des variétés "populaires", devenant par là-même diastratiques, voir Labov, (1993, chap. 1), Gueunier (2000) et Calvet (2000) qui, à la suite de Trudgill (1986), parle de "redistribution".

²⁷ La consigne de départ était : "quelles questions aimeriez vous poser aux habitants du quartier". Nous avons collecté toutes les propositions par écrit, puis discuté de celles que l'on pouvait poser ou non, et de leur formulation pour laquelle la forme inversée a été retenue.

J(f), ont respectivement des origines antillaise, algérienne et portugaise et des compétences dans leurs langues familiales. Je ne m'intéresserai ici qu'aux productions des garçons, majoritaires et plus insérés dans le réseau, plus assidus aux rencontres et généralement plus prolixes (sur des pratiques de filles et les évaluations qui en sont faites, voir dans ce même numéro la contribution de J. Billiez, K. Krief & P. Lambert). Plus formelles, les situations d'interviews d'adultes par les jeunes adolescents devaient a priori donner lieu à une certaine convergence vers une exonyme, et donc à l'inactivation de certains marqueurs d'appartenance au réseau. Voyons ce qu'il en fut dans la première interview réalisée par les adolescents.

3.1. Une fricasse, was ist das ?, ou le "crypteur" crypté...

D'ordinaire plutôt loquaces, les garçons montrent lors de la première rencontre une insécurité (plus situationnelle que linguistique) naturelle dans l'accomplissement d'une tâche nouvelle en situation asymétrique et hésitent à se lancer. Les adolescents tergiversant, je sollicite une femme d'une quarantaine d'années qui, avec une certaine bienveillance, prend d'emblée la maîtrise de l'interaction par plusieurs questions ou sollicitations à démarrer. Au long de l'interview, les apprentis-interviewers s'en tiennent, non sans quelques hésitations et faux-départs, au guide écrit, dont le matériau verbal légitime pourrait restaurer un peu de sécurité. Le genre discursif interview et l'asymétrie favorisent peu la parole spontanée, ce qui peut expliquer que les jeunes respectent les interrogations inversées, qu'ils actualisent peu des traits relevés plus haut et que seules quelques variantes sonores (/ʀ/ réalisé plusieurs fois [ʁ] ; affrication de /d/) apparaissent.

Cependant, à la fin de cette première interview, comme pour attirer l'attention de N²⁸ occupé à filmer, K utilise deux emprunts au romani *dicave le gadjo* (regarde le mec) qu'on pourrait dès lors considérer comme des *commutateurs*. Ces deux mots et quelques jurons ou provocations rituelles sont utilisés dans deux échanges parallèles entre garçons, à un moment où K se désintéresse de l'interview. Désintérêt qu'a pu provoquer une sorte de leçon de convergence de I, suite à un accroc à la stratégie de contrôle interactionnel qu'elle met en place, semble-t-il comme une protection²⁹.

1. K aimez-vous : les fricasses (silence de 5 s., sourire crispé de I, recherche d'un contact oculaire avec E)
2. I was ist das ↗ (*qu'est-ce que c'est*)
3. K ça c'est une question / aimez-vous les fricasses ↗ (*débit rapide*)
4. I no sé lo que es (*je ne sais pas ce que c'est, geste céphalique*)
5. K hein ↗
6. I j(e) te réponds aussi compréhensible que toi tu me poses la question j(e) comprends pas / tu comprends pas ma réponse (*sourire et ton un peu supérieurs, ou pour le moins satisfaits*)
7. K AIMEZ-vous les fricasses (*plus lent et articulé ; le r de fricasse semble moins postérieur*)
8. I ah : : les FLIcasses (*moue*) / ah les policiers (*rires des ados*)

En effet, la première question de K (1), malgré sa présence sur le guide et sa forme inversée, contient un terme non-standard³⁰. Il est toutefois peu probable que K ait eu une intention cryptique. En effet, pour lui et ses compères, la question – entérinée par le groupe et les animateurs qui connaissent le terme – est anodine car la *fricasse* est un sandwich vendu

²⁸ K et N : intervieweurs, I : interviewée, E : enquêteur.

²⁹ Ce besoin apparent de se protéger laisse à penser qu'I craint pour sa face positive, peut-être à cause d'une attribution d'appartenance due à "l'image sociale" (Moliner, 1996) d'adolescents incivils voire insolents. Les discours politiques et enseignants sur "l'insécurité" et la "violence verbale", relayés, amalgamés et amplifiés par les médias ne sont sans doute pas étrangers à la propagation (circulaire) de ce type d'image sociale.

³⁰ La réalisation [fʁikⁱas] compte deux variantes phonétiques (allomorphes), /ʁ/ uvulaire sourd et /k/ légèrement palatalisé.

chez les marchands de kebabs du quartier. D'après le modèle de B. Zongo (1996 : 345) le choix lexical de K est *transparent* (le problème étant autant référentiel et donc culturel que lexical)³¹. Cette intervention de K est suivie d'un silence gêné de son interlocutrice qui recherche le sens de *fricasse*, et attend, sans en formuler la demande, une réparation (explicitation, reformulation) pour ajuster son action et choisir sa réplique. C'est finalement en allemand (2) qu'I marque son incompréhension en demandant ce qu'est une fricasse, puis, après que K a inféré la forme interrogative et répété sa question, elle produit une autre alternance, déclarant, cette fois en espagnol, ne pas savoir ce qu'est le référent (4).

On peut légitimement s'interroger sur les intentions illocutoires de la locutrice I. Alors qu'une attitude coopérative l'aurait amenée à demander clairement une explicitation du mot inconnu, (plus ou moins explicitement pour préserver la face), ou à inférer³² son sens (le terme standard *fricassée* est formellement proche et sémantiquement connexe), I opacifie son message, forçant ainsi K à produire une marque de rupture de compréhension (5). Puis, poursuivant sa reconquête du *leadership*, la locutrice produit un acte de justification (sa loi du talion interactionnel, *dura lex sed lex...*) imputant la responsabilité de l'accroc interactionnel à K (6). Cet acte de justification peut aussi s'entendre comme une tentative de réparation, comme on console après avoir grondé un peu sévèrement. On peut faire l'hypothèse que l'enquêtée, conformément à son horizon d'attente déterminé par une assignation identitaire (Léonetti-Taboada, 1991), a attribué une fonction cryptique et stigmatisante au mot inconnu (attribution peut-être renforcée par un débit élevé³³). Privilégiant une interprétation agonale, elle y aura perçu comme une atteinte à sa face positive. Se sentant exclue et stigmatisée³⁴, l'interviewée fait valoir son capital plurilingue (et peut-être une appartenance à la communauté hispanophone) par deux alternances codiques inattendues en deux langues différentes qui déstabilisent K. Cette réaction révèle en effet une forme de la signalisation / stigmatisation du "non standard", facteur de prescription par le bas, et, corollairement, de développement de l'insécurité linguistique. Elle illustre cette analyse d'Oberlé et Beauvois : "les normes n'ont d'existence que pour autant que des individus en chair et en os les activent dans leurs attitudes, leurs jugements et leurs comportements" (1995: 83). Ayant repéré un élément inconnu qu'elle perçoit comme déviant la locutrice qui se juge légitime et fondée à intervenir dans la situation présente, signale au contrevenant son écart, évaluant sa production et influençant peut-être ses choix (d'ailleurs, K réitère sa question en réalisant un /Y/ si proche d'un /I/ que la femme croit avoir compris – projetant encore une image sociale sur ses interlocuteurs – que c'est de *flicasses* qu'on parle...)³⁵. Comme le souligne P. Bourdieu "la reconnaissance de la légitimité de la langue officielle [...] est inscrite à l'état pratique dans les dispositions qui sont insensiblement inculquées, au travers d'un long processus d'acquisition, par les sanctions du marché linguistique" (1982 : 36). Ce type d'intervention métalinguistique (et d'autres bien moins visibles) constituent donc une sorte d'input pour l'acquisition de

³¹ En revanche, les alternances codiques produites par I (2 et 4) sont, selon ce même classement, respectivement *semi-opacifiantes* et *opacifiantes*.

³² John J. Gumperz (1989 : 24) note que "la plupart des individus interprètent la façon de parler d'autrui en se fondant sur leurs propres conventions [de contextualisation]. Une personne peut ainsi aboutir à des inférences complètement erronées à propos de quelqu'un d'autre".

³³ Le débit des trois réalisations de "aimez-vous les fricasses" par K varie fortement : il augmente lors de la première réitération mais diminue pour la dernière qui fait suite à l'acte de justification de I, variation qui ressortit à mon sens d'une adaptation situationnelle. Lors d'une autre interview, une des adolescentes demandera à K, "d'articuler quand il parle", jouant à son tour le rôle d'agent "légitime".

³⁴ L'interviewée pensait avoir la situation en mains. Son "ignorance" indissimulable, le rire des jeunes, créent une distorsion entre son image d'elle-même et sa représentation de la perception que les autres ont d'elle.

³⁵ Des copains de K, à qui j'ai montré cette vidéo, ont éclaté d'un rire général lorsqu'ils ont entendu l'inférence tardive et erronée sur les policiers. A deux reprises (ils ont voulu revoir la scène) ils s'en sont donné à cœur joie, stigmatisant l'incompréhension de l'adulte et célébrant en quelque sorte le fait que, finalement, ce ne soit pas leur copain qui soit pris en défaut.

normes prescriptives, à l'instar de celles de parents ou d'enseignants. Dans cette mesure, elles ne peuvent être sans effet sur le sentiment de sécurité/insécurité linguistique de locuteurs et sur l'évolution de leur répertoire, ainsi que, dans une perspective plus macro, sur le changement linguistique. Ainsi, dans les interviews suivants, K ne posera plus la question relative aux fricasses.

Pour compléter cette étude, j'ai interviewé K (qui avait cessé d'assister aux rencontres au CS) afin qu'il commente cette interaction après l'avoir revue en présence de pairs. Il confirme qu'il n'avait pas d'intention cryptique et rejette la responsabilité de l'incompréhension sur I, qu'il stigmatise au passage en employant à son égard une des désignations insultantes relevées *supra* :

- K elle comprend rien à ce que je dis / elle comprend un peu mais après elle dit n'importe quoi [...]
- E quand tu as dis ça (*fricasse*) tu pensais qu'elle connaissait le mot
- K ouais
- E t(u) en as pensé quoi
- K c'est une triso

Par ailleurs, lors de cette même discussion menée en groupe, K fait valoir son point de vue sur une autre interaction, dans laquelle les positions sont nettement inversées par rapport à la précédente.

3.2. Des dominés dominateurs

La seconde interaction étudiée met en scène les mêmes enquêteurs qui interviewent cette fois T, un condisciple de collègue³⁶. Un premier regard sur la configuration proxémique de l'interaction fait logiquement apparaître une relation moins asymétrique entre les participants. Les distances interpersonnelles sont réduites, parfois jusqu'au contact et, en y regardant de plus près, ce sont les intervieweurs qui prennent nettement l'interaction en mains, adaptant leurs comportements verbal et interactionnel au profil de leur jeune interlocuteur.

1. N euh donc : euh : que penses-tu des des flics
2. K (*à J qui filme*) tu t(e) sers du zoom hein voilà
3. T hein
4. N que penses-tu des bleus / la police

D'entrée de jeu, N adapte la formulation de l'une des questions du guide en remplaçant "*de la police*" par "*des flics*"(1) et *les bleus* (4). La deuxième question qu'il pose à T n'a pas été retenue sur le guide d'interview : "*si tu vois une femme se déshabiller qu'est-ce que tu fais*". Il l'a certes posée à toutes les femmes interviewées mais toujours plutôt à la fin des échanges – après avoir jaugé son interlocutrice – et en adoptant systématiquement l'interrogation inversée, plus proche de l'ordre scriptural et symbolisant vraisemblablement un style plus surveillé dans la norme subjective de N. Confronté à la gêne de T, N le relance trois fois, sans varier dans la formulation, faisant preuve d'une insistance qui constitue une atteinte à la face négative de T. Lorsqu'il obtient enfin une réponse qui le déçoit (*j(e) m'en vais / / j(e) me barre*)³⁷, N vanne T et stigmatise sa réponse : *i(l) s(e) barre c(e) malade*, et à travers elle la non-proclamation de sa virilité. N pose ensuite la question relative aux *fricasses* mais se heurte à l'incompréhension de T. Face à une nouvelle situation d'ignorance, vraisemblablement significative d'une différence de pratiques alimentaires, N passe à une

³⁶ Les protagonistes de cette interaction n'ont pas donné à voir une relation de pairs se sentant au moins une appartenance commune, la proclamant et/ou en adoptant des emblèmes. Au contraire, le comportement de K et ses commentaires lors du visionnement de la vidéo montre que T est exclu du groupe de pairs.

³⁷ On peut souligner que T, visiblement déstabilisé par les vannes qui le visent, répond d'abord de façon standard puis reformule par "*j(e) me barre*" tentant peut-être ainsi de converger vers ce qu'il pense être la contre-norme en vigueur dans la situation.

autre question sans expliquer ce qu'est une fricasse, alors qu'il l'avait fait avec I pour venir en aide à K.

Pour sa part, K n'utilise aucune des formulations du guide, et il n'hésite pas à couper la parole à T et à le vanner à plusieurs reprises : (*je vous présente Robin des bois* – peut-être en référence à la troupe de comiques dont l'une des caractéristiques est d'être mal habillés ; *c'est ta grand mère ; ah c'est ta mère*). Les deux interviewers s'octroient une position dominante, qu'ils renforcent lors d'une tentative de rébellion symbolique de T par la menace rituelle et le contact physique :

48. K t(u) utilise quoi comme déodorant
49. T j'en utilise pas
50. N oha : : révélation (*rires de N et K*)
51. T mais j(e) me lave tous les jours comparé à toi
52. N tu veux des baffes toi hein (*bouscule T*)

La supériorité est donc cette fois du côté des interviewers, ce qui a pour effet de créer un malaise chez l'interviewé. Dans ces conditions, l'entretien n'est donc pas très productif, et prend même des airs d'interrogatoire, presque chaque réponse étant motif à une vanne : les animateurs proposent donc d'interrompre l'interview, mais c'est N qui autorise T à disposer (*c'est bon tu peux partir*), marquant une fois encore sa position dominante.

Conclusion

Cette étude qualitative permet de réaffirmer, en premier lieu, une évidence parfois occultée par les désignations circulantes des parlars urbains de jeunes : il n'y a pas qu'en banlieue ou dans les cités que les adolescents développent des variétés propres.

Elle montre ensuite qu'engagés dans une tâche communicative en situation relativement surveillée, les deux garçons n'utilisent pas de mots de leur parler de réseau. En revanche, ils y recourent pour déclencher un aparté (c'est là l'une des fonctions établies de l'alternance codique), ou lorsque, dans une autre interview, ils interrogent un adolescent. Ces données tendent à renseigner positivement, sans toutefois la valider, l'hypothèse concernant la faculté d'adaptation linguistique de ces locuteurs. De plus, en amont de ces observations, la fréquentation des adolescents du CS m'a permis d'assister à des échanges au cours desquels ils manifestaient leur conscience métacommunicative en convergeant vers la norme légitime (parfois au prix d'hypercorrections), ou en reprenant des locuteurs (camarades ou animateurs) sur la correction d'une forme. Ces informations vont dans le sens de celles recueillies par B. Seux (1997:101) qui conclut que "les adolescents interrogés [...] semblent donc faire preuve d'une certaine réflexion sur la langue", et que c'est peut-être l'école qui ne leur permet pas de l'exprimer. L'expression relevée par N. Binisti (2000 : 297) *casser la France*, qui réfère à quelqu'un qui, sur un marché franc, ne parle pas "bien" français ou qui a fait une erreur, tend également à montrer l'expression ponctuelle d'une conscience métalinguistique et une certaine allégeance à la norme légitime. Il en va de même des réactions du type "retourne à l'école tu sais pas parler"

A ces données factuelles, il convient d'ajouter que dans un entretien réalisé pour une autre recherche³⁸, N identifie des situations (familiales et scolaires) dans lesquelles l'usage de certains traits est exclu. Il verbalise assez précocement une conscience de la nécessité de s'adapter, et ce, malgré l'absence de perspective proche de confrontation avec le marché de l'emploi. D'après d'autres entretiens destinés à susciter des commentaires et des positionnements épilinguistiques, il semble que la variable sexuelle est déterminante sur l'âge auquel ce changement intervient. En effet, les filles interviewées ont tendance à considérer

³⁸ Cette recherche en cours est menée en réponse à un appel d'offre de l'observatoire des pratiques de la Délégation Générale à la Langue Française et aux Langues de France. C'est dans ce cadre qu'ont été réalisés les entretiens mentionnés. Voir dans ce même numéro la contribution de J. Billiez, P. Lambert et K. Krief sur des pratiques de filles et les évaluations qui en sont faites.

que les parlars “vulgaires”, de “quartier” ou “de cité” (selon leur positionnement par rapport aux énoncés évalués) sont liés à l’âge, et que sont immatures ou aliénées par le groupe les personnes qui ne les abandonnent pas.

L’enquête présentée dans ce même numéro par D. de Robillard tend à montrer que ce qui est évalué négativement dans les argots de jeunes (qui se voient autant stigmatisés par les enquêtés qu’un parler jugé “aristocratique”), ce n’est pas tant la langue (le linguistique) que la volonté de se distinguer ou de “s’exclure”. On peut donc se poser la question de savoir si ce ne sont pas plus les fonctions cryptique et identitaire et certaines des stratégies identitaires qui les sous-tendent – *surenchère*, *recomposition*, *retournement sémantique*, (Léonetti-Taboada, 1991) – qui sont mal perçues, peut-être par le jeu d’une influence majoritaire et d’une pression de conformité.

Il semble bien que l’analyse de la première interaction (supra) met en lumière ce type de processus et illustre l’idée selon laquelle la “frontière d’incommunicabilité” perçue par l’adulte est souvent plus d’ordre représentationnelle et relationnelle que linguistique. D’autres enquêté(e)s confirment cette vision en insistant lors d’entretiens sur la distorsion entre ce que signifient les mots employés entre jeunes et la perception agonale que peuvent en avoir certains adultes. Il peut en résulter, pour certains adolescents, en situation asymétrique ou formelle, une insécurité communicationnelle qui, combinée à une intériorisation de l’assignation identitaire, les pousse à se réfugier dans la langue de l’entre-soi, parfois de façon effectivement inadaptée.

Conventions de transcription

>+ / <+ : auto / hétéro interruptions ;
/ ; // ; /// : pauses ;
↗ : intonation montante ;
XX : segment inaudible ;

(*italiques*) : équivalents sémantiques, données non verbales et commentaires du transcripteur ;
[eskyzmi] : transcription phonétique
bla bla : chevauchement d’interventions

Bibliographie

- Bachmann, C. et Basier, L. (1989) : *Mise en images d'une banlieue ordinaire*, Paris, Syros/Alternative.
- Bauvois, C. (1998) : “L’âge de la parole : la variable âge en sociolinguistique”. *DiversCité langues en ligne* vol. III, www.quebec.ca/diverscite.
- Bentolila, A. (1998) : “Le vrai chantier de l’école”, *Libération*, 5/10/1998.
- Billiez, J. (1992) : “Le ‘parler véhiculaire interethnique’ de groupes d’adolescents en milieu urbain”, in R. Chaudenson (éd.) *Des langues et des villes*, Didier Erudition, p. 117-126.
- Billiez, J. (1997) : *Bilinguisme, Variations, immigration : regards sociolinguistiques*, Dossier présenté en vue de l’HDR, 2 volumes, Université Stendhal Grenoble 3.
- Billiez, J., Krief, K., Lambert P., Romano, A. & Trimaille, C., (2002) : *Pratiques et représentations langagières de groupes de pairs en milieu urbain*, rapport ronéoté pour l’Observatoire des pratiques linguistiques, DGLFLF.
- Binisti, N. (2000) : “Les marques identitaires du ‘parler interethnique’ de jeunes marseillais”, in L.-J. Calvet & A. Moussirou-Mouyama (eds.), *Le plurilinguisme urbain*, Didier Erudition, p. 281-299.
- Boyer, H. (dir.) (1997a) : *Les mots des jeunes : observations et hypothèses*, Langue Française, n°114, juin, Paris, Larousse.
- Boyer, H. (1997b) : “‘Nouveau français’, ‘parler jeune’ ou ‘langue des cités’” in Boyer (dir) *op.cit.*, p. 7-15.
- Boyer, H. (1997c) : “Le statut de la suffixation en –os”, in Boyer (dir) *op.cit.*, p. 35-40.
- Calvet, L.-J. (2000) : “La ville et la gestion *in vivo* des questions linguistiques” in L.-J. Calvet & A. Moussirou-Mouyama, (eds), *op.cit.*, p. 11-30.
- Caron-Pargue J. & Caron, J. (2000) : “Les interjections comme marqueurs du fonctionnement cognitif, in C. Olivier & L. Fauré (coord), *L’interjection en français, Cahiers de praxématique, n° 34*, p.51-76.
- Chaudenson, R., Mougeon, R. & Beniak, E., (1993) : *Vers une approche panlectale de la variation du français*, ACCT – Didier Erudition.

- Chevrot, J.-P., Germanou, L., Merabti, N. & Pillakouri O., (1983) : *Les parlers des adolescents*, dossier manuscrit, UV de sociolinguistique, Université Grenoble III.
- Colin, J.-P., Mével, J.P. & Leclère C. (2001) : *Dictionnaire de l'argot français et de ses origines*, Paris, Larousse.
- Dabène, L. & Billiez, J. (1984) : *Recherche sur la situation sociolinguistique des jeunes issus de l'immigration*, rapport de recherche, CDL, Université Grenoble III.
- Dabène, L. & Billiez, J. (1986): "Code switching in the speech of adolescents born of immigrant parents", in *Studies in Second language acquisition*, n°8, Cambridge University Press, 309-325.
- Gadet, F. (1989) : *Le français ordinaire*, Paris, A. Colin.
- Goudaillier, J.-P. (2002) : "De l'argot traditionnel au français contemporain des cités", in *Argots et argotologie, La linguistique*, Volume 38, PUF, p. 6-23.
- Gueunier, N. (2000) : "Le français de référence : approche sociolinguistique", <http://valibel.fltr.ucl.ac.be/gueunier.htm>
- Gumperz, J. J. (1989) : *Engager la conversation. Introduction à la sociolinguistique interactionnelle*, Editions de Minuit.
- Horvarth, B. (1991): "Finding a place in Sydney: migrants and language change", in S. Romaine, *Language in Australia*, Cambridge University Press.
- Krief, K. (1999) : '*Ta mère!* Pratiques langagières de jeunes Grenoblois(e)s issu(e)s d'un milieu social défavorisé', Mémoire de DEA, Grenoble, Université Stendhal.
- Labov, W. (1993) [1978] : *Le parler ordinaire*, Minuit.
- Lahire, B. (2001) : "La construction sociale de la réalité : splendeur et misère d'une métaphore", in *Actes du colloque Constructivisme : usages et perspectives en éducation, SRED / Cahiers 8, Septembre 2001*, vol.1, p. 217-228.
- Laks, B. (1983) : "Langage et pratiques sociales", in *L'usage de la parole, Actes de la recherche en sciences sociales* n° 46, p. 73-97.
- Leonetti-Taobada, I. (1991) : "Stratégies identitaires et minorités", *Migrants Formation* n°86, p. 54-73.
- Lepoutre, D. (1997) *Cœur de banlieue*. Paris, Odile Jacob.
- Liogier, E. (2002) : "Quelles approches théoriques pour la description du français parlé par les jeunes des cités", in *Argots et argotologie, La linguistique*, Volume 38, PUF, p. 41-52.
- Lüdi G. & Py, B. (1986) : *Etre bilingue*, Bern, Peter Lang.
- Moïse, C. (à paraître) : "La violence verbale : marques linguistiques d'une impossible médiation", *Actes du colloque La médiation, marquage en langue et en discours*, Rouen, décembre 2000, Presses Universitaires de Rouen.
- Moliner, P. (1996) : *Images et représentations sociales*, Grenoble, PUG.
- Romano, A. (2002) : "Etude phonétique de quelques éléments particulièrement saillants dans les pratiques endogroupes de deux réseaux d'adolescents", in Billiez et al. 2002, *op. cité*, chap. 2.
- Seux, B. (1997) : "Une parlure argotique de collégiens", in Boyer H. (dir.), *op. cité*, p. 83-103.
- Sourdou, M. (1997) : "La dynamique du français des jeunes : sept ans de mouvement à travers deux enquêtes 1987-1994", in Boyer H. (dir.), *op. cité*, p.56-81.
- Trudgill, P. (1986) : *Dialects in contact*, Oxford, Blackwell.
- Zongo, B. (1996) : "Alternance des langues et stratégies langagières en milieu d'hétérogénéité culturelle : vers un modèle d'analyse", in C. Julliard & L.-J. Calvet, *Les politiques linguistiques, mythes et réalités, L'actualité scientifique*, Aupelf-Uref, p. 341-349.